

‘’JEAN-PHILIPPE TOUSSAINT’’

Une nouvelle de

HUBERT MICHEL

J'avais complètement raté mon premier lancer (et n'avais pas réussi beaucoup mieux les suivants). Jean-Philippe Toussaint, FUIR.

1) C'est dans mon studio de la rue des Tournelles, à Paris, par une journée maussade d'automne, le bel automne 1985, que ma vie prit un peu d'étoffe – en début de soirée, deux ou trois heures avant de retrouver Irène.

J'avais rencontré Irène au bowling, une semaine plus tôt. Émue par mon strike, je pense, elle s'était doucement approchée de moi pour me proposer de la rejoindre chez elle, non, pas tout de suite (faut pas pousser), mardi, à vingt heures, avec une bouteille. Je lui avais répondu *D'accord, avec un vin* avant d'oser une timide étreinte, là, au bout de la piste.

Reclus dans ma mansarde, je languissais de notre premier tête-à-tête en me nourrissant fébrilement de yaourts. Incapable de goûter à toute forme de loisir ou de m'asseoir peinard quelque part, je méditais sur les lèvres de la demoiselle que j'avais à peine frôlées. À tourner en rond en tordant ma petite cuillère, ma pensée s'était desséchée quand,

le fameux mardi, par une sorte de défaite consentie en fin d'après-midi, je m'assis sur le bord du lit. Je m'y étalai bientôt et lâchai carrément ma cuillère, allongeai même un bras pour ravir sans réfléchir le roman qui se lamentait sur la table de chevet depuis le soir où l'invitation avait été lancée. Je me surpris à l'ouvrir.

1) *Lorsque j'ai commencé à passer mes après-midi dans la salle de bain...*

L'ouvrage avalé, pour le relire, j'essayai une nouvelle position. Cette autre lecture sur le ventre me combla tout autant. Pour prolonger ce délicieux plaisir, j'attaquai une troisième fois LA SALLE DE BAIN, et mon imminent rendez-vous avec Irène me devint un affreux pensum.

À "l'hypoténuse" (page 47 – bien qu'ils ne figuraient pas sur le papier, je reçus en pleine gueule la beauté flagrante de ces chiffres 4 et 7 juxtaposés), je fus cueilli par la sonnerie du téléphone. Je priai Irène d'excuser mon retard et lui promis de me presser de rallier son adresse. Ayant raccroché, je demeurai songeur un moment.

47, nombre premier. Hypoténuse, non : L'Hypoténuse. *Putain*, chuchotai-je – car je ne pouvais plus enrayer ma pensée.

2) – Ce livre est formidable, je vous le conseille, lançai-je sur le pas de la porte. Je vous le prête. Lisez-le, vous en saurez davantage à mon propos...

Irène se contenta d'un mystérieux rictus et m'arracha des mains l'opuscule de Jean-Philippe Toussaint, le rangea dans sa bibliothèque,

peu fournie et sans cohérence, et commença de se déshabiller. Qu'elle sursoie à cet enseignement accéléré me désappointa.

Nous nous rhabillâmes et nous dînâmes. Quatre mois plus tard, nous convînmes d'un mariage.

La veille de notre union, alors que je retirais LA SALLE DE BAIN de la planche où elle l'avait rangé, Irène, derrière moi, suggéra Venise en guise de voyage de noces. Je réfléchis en silence. Finalement, sans me retourner ni cesser de caresser la couverture blanche de l'ouvrage qu'elle n'avait pas daigné ouvrir, je préconisai Bruxelles.

– Bruxelles ? fit-elle.

– ...

– Bruxelles ? reprit-elle.

– Oui, précisai-je.

Nous nous envolâmes pour Venise, un séjour de trois jours au Danieli d'où nous sortions de temps en temps pour nous les geler en arpentant la place Saint-Marc. Pour trois jours à Venise, nous aurions pu profiter de huit nuits à Bruxelles, pensais-je, mais, en Vénétie déjà, je n'avais plus le courage d'expliquer à Irène ses erreurs de jugement. J'étais sans voix et dans le flou, à Venise. Je guettais l'heure, à Venise. Nous sirotions des cocktails au bar Dandolo dans l'attente du soir où nous jouerions au poker sur la descente de lit. Mon dilettantisme en la matière (je préférais le tarot) finissait par lasser Irène qui, vers minuit, en venait à réclamer l'usage de mon corps pour son plaisir égoïste. J'agréais. Ma pensée était ailleurs. Je rêvais de la partie de fléchettes

qui me reconforterait de ne jamais croiser, nulle part, monsieur Jean d'Ormesson.

Derrière mes paupières baissées, tels deux néons dans la nuit, s'affichaient ce *Jamais* et ce *Nulle part* puis, aspiré par le vertige, je finissais par m'endormir – toujours.

3) Un an après avoir convolé, je recouvrai la parole et devins irascible, me mettant en colère pour un oui, un non, pour un rien. Au fond, je souffrais de ne pas savoir réprimer ces accès de fureur quand Irène disait vouloir quitter l'enfer du stress parisien pour une paisible banlieue à l'orée de la forêt domaniale (je ne méprisais rien tant que la proximité quiète des orées), je gueulais lorsque du bout des lèvres elle s'engageait sur le délicat terrain de notre descendance qu'il nous fallait songer à assumer, je m'emportais si elle rêvait d'acheter une voiture.

- Une voiture ! À Paris ! Tu n'y penses pas ! Je refuse toute subordination à la tôle.

Irène prétendait ne plus me comprendre et me soupçonnait de ne plus l'aimer, elle disait *Mon cœur est en déshérence* en pleurnichant dans sa serviette de table brodée de ses initiales. Elle me faisait chier. Je devinais trop clairement vers quoi elle voulait tendre ma destinée. À sa décharge, je voyais bien que je l'emmerdais avec mon Jean-Philippe Toussaint dont je venais de découvrir MONSIEUR, le joli petit livre était d'ailleurs à sa portée de main, couché qu'il était depuis trois semaines

sur le napperon brodé de la table basse du salon. Il ne lui vint pourtant jamais à l'esprit l'idée de le feuilleter. Jamais !

Mon Dieu, quel était donc l'objet de son ressentiment ?

4) J'éprouvais désormais un besoin irrésistible de m'éclipser de l'appartement sitôt après dîner, une heure ou deux de détente dans un bar de Bastille, rue de Lappe, de La Roquette ou Keller. Exalté par l'ivresse, je m'exerçais à l'art de la diatribe qui épatait mes camarades de comptoir. Mes attaques immuables portaient sur :

- a) l'acharnement d'Irène à vouloir m'emmener vivre dans les lointaines Yvelines,
- b) son opiniâtre volonté d'être fécondée avant la trentaine,
- c) son entêtement à me traîner au cinéma tous les samedis soir – à l'heure du multiplex radiophonique de football.

Mes réquisitoires trouvaient apothéose et conclusion avec les deux livres de monsieur Toussaint sur lesquels *Mon épouse, rendez-vous compte, ne daigne même pas se pencher !* Les piliers de Bastille convenaient du côté franchement petit-bourgeois de ma moitié. Selon eux, face au dédain qu'affichait cette conne pour les deux livres de monsieur Toussaint, il n'y avait d'autre alternative que le divorce. J'y songeais moi-même. Accoudé au bar, l'œil vague sur le bout de mon index dressé, je me contentais cependant de rétorquer : *Dans notre cas, je ne sais pas si le divorce est une fin.*

5) Nous achetâmes un pavillon dans une coquette banlieue où nos garçons naquirent, deux en tout, entre MONSIEUR et L'APPAREIL PHOTO. Je me pliais désormais aux décisions d'Irène sans plus jamais les discuter. M'étais-je résigné ? Avais-je abdiqué ? Non. J'attendais. J'attendais je ne sais quoi, peut-être mon heure, va savoir. En regard de cette honnête perspective, mes concessions ne paraissaient pas très déshonorantes, en contrepartie j'aurais toutefois apprécié un petit effort d'Irène, qu'elle lût par exemple Jean-Philippe Toussaint. Ce n'était pas lui réclamer la lune. J'osais lui balancer au débotté que le temps passait inexorablement et qu'elle ne cessait d'accumuler du retard. Aurait-elle voulu se désengager de ce monde passionnant en constante évolution, perdre irrémédiablement pied avec sa propre contemporanéité, elle ne s'y serait pas prise autrement car *Irène, ouvre les yeux, Jean-Philippe Toussaint a déjà publié trois livres, autant dire cinq*. Irène faisait la sourde oreille.

À la naissance de chacun de nos deux blonds, sur une idée de mon beau-père, j'avais planté un cerisier devant la maison dont nous profitions de l'ombre quand nous dégustions une liqueur, l'été, dans le jardin. Je ne sortais plus jamais le soir mais la tonte du gazon était de mon ressort. À la faveur de cette activité, j'avais fait la connaissance d'un couple d'instituteurs qui coulait une paisible retraite de l'autre côté de la haie.

- Vous avez mérité votre retraite, madame, lui avais-je assuré.
- Amplement, m'avait-elle rétorqué assez sèchement.

Nous achetâmes une auto (gris métallisé). Nous l'inaugurâmes en nous transportant tous les quatre jusqu'à la Mer du Nord. Nous passâmes la journée sur le quai à regarder les manœuvres des ferries en partance ou provenance d'Angleterre. J'ai gardé les nombreux clichés que je réalisai ce beau dimanche-là.

Je n'échappais évidemment pas aux vacances. Chaque année, le premier samedi du mois d'août, nous descendions sur la Côte d'Azur, douze heures de route pour quatre semaines dans la demeure de mes beaux-parents qui profitaient de la présence (trop rare, prétendaient-ils en début de séjour) de leurs petits-enfants. Mamie emmenait les blonds au marché, papi à la pêche à la ligne d'où ils revenaient tout mouillé. Irène se reposait quant à elle dans la chambre pendant que je jouais aux boules. Entre deux lancers, une main en visière sur mon front en sueur, l'autre plaquée sur une hanche, je scrutais l'horizon. Mais je n'apercevais jamais la Corse. Un jour, je pousserai jusque là-bas, me promettais-je. Oui.

Le dernier samedi d'août, nous reprenions la route vers l'Ile-de-France.

- Finalement, nous avons eu un bel été, cette année, hein, belle-maman, souriais-je en engageant la première vitesse.

- Oui, répondait tous les ans la maman d'Irène.

Je remontais ma vitre.

Été après été, je la sentais poindre plus précisément, mon heure.

6) Six ans après notre mariage, Irène et moi commençâmes à envisager le divorce. Nous hésitions pourtant, oscillant sans cesse entre *Oui, faisons-le* et *Non, reportons à plus tard notre fatale séparation* comme si quelque chose nous retenait encore de prendre une décision radicale à cette époque où, coïncidence ou pas, venait de paraître LA RÉTICENCE (je tentais d'en décrypter la savante et délicieuse structure).

Nous ne nous disputions ni ne nous touchions plus mais il nous arrivait de rire en chœur de quelque blague, quitte à regretter cet écart dans notre solitude retrouvée. En réalité, ne restions-nous pas ensemble par courtoisie ?

Le temps s'étirait. Je découvrais l'essence de l'ennui, les vertus de la nonchalance. Je me contentais de peu, d'exercices administratifs quand je devins trésorier du club de football de mes fils. Je signais les chèques des courses, débouchais l'évier, changeais la bouteille de gaz, cuisinai à l'occasion, taillais la haie, tondais la pelouse. Mes dernières relations n'ayant pas survécu à notre emménagement en orée de forêt, je contemplais mes agendas, goûtant le plaisir de me remémorer tel rendez-vous chez le dentiste ou le coiffeur, un dentiste et un coiffeur avec lesquels je n'avais jamais pu me résoudre à franchir le pas de l'amitié.

Je vis bientôt dans mon état amorphe la conséquence du fait que Jean-Philippe ne publiait plus. Il s'adonnait sans doute au cinéma. Le cinéma, ce n'est pas pareil.

Ou bien était-il mort...

Un sursaut survint toutefois, une espèce d'instinct de survie me ranima, en 1997, l'année où il était dit que je me mettrais à l'allemand. Je venais de lire LA TÉLÉVISION.

7) À l'intention d'Irène, j'affirmai avec véhémence que Jean-Philippe Toussaint était de nationalité belge.

– Bruxelles, novembre 1957, merde !

À la télévision, un chroniqueur d'extrême petite taille venait de ricaner, étonné qu'il était, que dis-je, stupéfait, du titre du dernier bébé de Jean-Philippe : AUTO PORTRAIT (À L'ÉTRANGER). Dans ces pages, Jean-Philippe évoquait ses séjours à Tokyo, Prague, Kyoto, Berlin..., se souvenait aussi du Cap Corse. *"À l'étranger"* ! *Jusqu'à preuve du contraire*, fit en substance le branleur, *la Corse est encore française...*

– Qui ça ? Qui est Belge ? demanda Irène.

Mon tourment était incommensurable. Pour tout dire, j'étais désespéré. J'envisageais l'exil.

L'exil, me disais-je, est une rupture.

8) L'île d'Elbe ? L'endroit rêvé, idéal. Sur le terrain de l'exil, une place éprouvée. Mais je ne pouvais pas. Je ne pouvais ni la rêver ni l'idéaliser, ni tout simplement l'imaginer, en l'an 2000, l'île d'Elbe.

9) Nous étions sur la Côte d'Azur depuis trois jours et depuis trois jours je me demandais ce que je fabriquais sur la Côte d'Azur. Je gaspillais ma jeunesse. Je n'avais pas quarante ans. C'est sur le sourire de ma belle-mère qui m'annonçait que son époux s'apprêtait à partir à la pêche (d'après elle, il ne tenait qu'à moi de lui emboîter le pas) que devint irrévocable ma décision de me séparer d'Irène. Je pensai à Jean-Philippe – pas mon aîné, l'écrivain. Au bout du compte, me dis-je, Jean-Philippe, tu as été le compagnon de route de mon couple.

Je devais agir, faire part à Irène que mon heure était arrivée, lui dire gentiment mais fermement, mon besoin d'isolement, mon désir d'écrire un roman (un roman bref (124 pages) – faut pas déconner) et de découvrir de nouveaux horizons, Bruxelles, Newhaven et pourquoi pas la Corse. Sasuelo aussi. Ça doit être beau, Sasuelo ! me disais-je. Un regain d'ambition m'animait.

J'ai regardé mes fils une dernière fois.

– On va à la pêche, papa.

Dans les escaliers qui montent en colimaçon au premier étage, je puisai dans la haine qui m'habitait la force de mon aveu. Devant la porte de la chambre, j'étais fin prêt, galvanisé, au point que plus rien ne semblait me retenir de frapper. D'ailleurs, je frappai. Personne ne répondit. Je tournai la poignée et poussai la porte avec précaution.

Par l'entrebâillement, je vis Irène allongée sur le dos sur le lit. Elle n'esquissa pas le moindre geste, ne cilla pas davantage lorsque je me raclai la gorge. Irène m'ignorait mais cette fois son indifférence ne

me blessait pas, au contraire, je profitais de la chance qu'elle m'offrait de la regarder.

Seins nus et en culotte (une mignonne petite culotte blanche), les cheveux en bataille, jambes fléchies, les orteils qui se contractaient soudain au bout d'un pied dont je relevai la cheville délicate, un livre dans une main, l'index chaste de l'autre couché sur le sexe, bon Dieu, elle était belle, mon Irène, captivée par sa lecture (quel passage lisait-elle ?). La couverture blanche du livre contrastait à merveille avec ses cuisses hâlées – subtilement musclées par les pédalages dominicaux à la salle de gym. Irène tourna une page, d'un geste délicat et avide à la fois. Je ne pus retenir une larme. Autant que moi, ma tendre femme, mon âme sœur, adorait FAIRE L'AMOUR.

Je pleurais maintenant.

10) FAIRE L'AMOUR sauva la fin de mes vacances puis, Irène s'y plongeant, c'est l'œuvre entière de Jean-Philippe qui préserva notre couple au début de ces années 2000 où nous réinstaurâmes le dialogue entre nous.

Moi. – *Mon moniteur*

Irène. – *qui avait mis son jambon à l'abri*

Moi. – *s'était servi un gobelet de café au lait*

Irène et moi. – *et s'était rapproché de nous.*¹

¹ L'APPAREIL PHOTO, p. 47.

Au milieu de la décennie, notre amour s'effilocha de nouveau. Plutôt de faire un troisième enfant, nous retournâmes sur les lieux marquants du début de notre idylle avec l'espoir tu qu'ils réactiveraient notre libido. Nous fîmes un crochet par le bowling (je me souviens, JP venait de sortir son roman FUIR grâce auquel, avec un égal délice, 186 pages durant, nous nous étions tous les deux évadés de nos tracasseries conjugales et diverses contrariétés – les difficultés scolaires des blonds, notamment). C'est au bowling qu'Irène croisa le regard poussiéreux d'un sombre con, motocycliste de surcroît.

11) Seul.

LA MÉLANCOLIE DE ZIDANE n'apaisa pas mon chagrin mais me retint de quitter ce monde sur un lâche et vil coup de tête.

12) L'île d'Elbe ? Pourquoi pas ? Désormais je pouvais y songer. De toute façon, je devais prendre un risque.

13) Elle arriva en retard à notre premier dîner. Il était minuit. Elle était en nage. Ou en larmes. Peut-être en nage et en larmes. Oui, en sueur d'avoir couru et en pleurs d'avoir lu un livre formidable.

– Je vous le conseille, dit-elle. Je vous le prête. Vous en saurez davantage sur moi. Je compte sur vous.

Elle me tendit LA VÉRITÉ SUR MARIE, Madeleine, mon amour (je l'avais déjà lu et relu mais *Ferme ta gueule*, m'ordonnai-je).

